

PAUL NIZON

Les Carnets du coursier

Journal 1990-1999

traduit de l'allemand
par Diane Meur
avec la collaboration de l'auteur

Postface de Wend Kässens

ACTES SUD

Au fond je ne suis qu'un chien de piste, pensais-je autrefois, qui arpente les espaces, fait onduler les champs ou se contente de prendre le vent, immobile. Je fouine, je cours, on ne sait pas pourquoi. De qui je suis le chien. Ce que je rapporte. Je transmets d'homme à homme une sorte de message, j'aimerais laisser une trace. Qui me tient en laisse, qui me fait courir, qui me siffle, à quoi suis-je bon ? Voilà ce que je pensais.

1990

8 janvier 1990, Paris

Igor Odilon Maximilien – tel est le nom complet de mon fiston – est un *citoyen**¹ fort sympathique, qui met dans la maison et dans notre quotidien pas mal de désordre, d'émerveillement et de joie, je suppose qu'on me range désormais dans la catégorie très à la mode de ces vieillards qui sont des reproducteurs forcenés, genre Yves Montand. Enfin. A Noël nous étions tous les trois en Suisse, en tournée familiale, nous sommes même allés à Berne où notre trinité s'est produite à l'Hospiz zur Heimat. Je repars à la mi-janvier pour Rome (toujours en famille), pas forcément pour y chercher des traces, la raison première est une lecture que je dois donner. A part ça, il faudrait que je me stabilise pour mettre au net un assez gros volume qui rassemblera mes essais – travail de consolidation. Il ne s'agit pas de chômer. En cette année si prometteuse où l'histoire, comme dans les derniers mois de 1989, défie les pronostics à un point jamais vu, paraîtront très vraisemblablement en France la *Baleine* et *Canto*.

1. Les mots en italique suivis d'un astérisque figurent en français dans l'original. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

17 janvier 1990, Paris

J'étais à Rome avec Odile et Igor. Quand on me demande si je suis déjà sur un nouveau livre, j'élude. Me mettre à un livre, pour moi, c'est comme vouloir m'engager dans la Légion étrangère, je ne peux pas le dire autrement.

1^{er} février 1990, Paris

Cette fois Rome m'a à peine ému. Quelque chose a remué en moi à l'entrée dans la ville après les quatorze heures de train, mais ce n'était peut-être que l'atmosphère méridionale, les palmiers, la lumière saturée, la désagrégation des ruines. Tout doucement, timidement, est remonté le souvenir de cette époque où j'étais un boursier encore sans bagage aucun, de cette insouciance que je pourrais aussi caractériser comme un appétit de vivre : une contemplation de l'océan de mes futures aventures, une légèreté, peut-être ?

Sinon, j'ai trouvé Rome étouffante et presque crasseuse, décatie, pourrie par la circulation.

Après une longue promenade par le Capitole puis le Ghetto, le Campo de' Fiori, la piazza Navona, le Panthéon et la piazza del Popolo, etc., je crois que ce qui déclenche le rêve romain, c'est un composé de ruines et de murailles antiques, de végétation et de véhicules modernes, avec peut-être aussi un élément d'églises baroques, cette sorte de gestuelle : il y a dans ce rêve une lassitude, un désir d'oubli, un abandon presque paresseux.

Je dois mes livres aux villes – air connu. La ville fait jaillir de toi la langue. Elle t'entoure d'une pression de pierre, d'une condensation très complexe

d'histoire et d'histoires humaines, tu as le mot sur le bout de la langue. Un jour, il va t'échapper. Tu cours la ville à la poursuite de ces mots libérateurs. Elle va te prendre contre elle, te reprendre. Dans ses bras, contre sa poitrine et plus profond encore, t'incorporer en elle.

Avril 1990, Paris

Une fois j'ai rêvé que je dînais au restaurant avec des amis. Nous festoyons, nous bavardons, et cependant je sais, ou plutôt la pensée ne cesse de me revenir à travers des nuées de refoulement ou d'oubli, que le lendemain je dois participer à un championnat du monde de boxe. Perspective effrayante. J'ignore ce qui me vaut cet honneur, d'un côté c'est une incroyable extravagance – faire ça, dans mon état physique d'aujourd'hui ? Sans entraînement, sans expérience, sans muscles, sans aucune des conditions requises, un écrivain sexagénaire sur le ring face à un boxeur professionnel ? Quel scoop. D'un autre côté c'est un cauchemar, j'ose à peine imaginer ce que ce cogneur va me faire. Me faire ? Il va me massacrer, oui. Et pourtant, malgré ma lucidité, je ne suis pas sans espoir. D'ailleurs il reste du temps, la fin du monde n'est pas pour aujourd'hui. Buvons, bavardons, n'y pensons pas. Espoir et peur, exaltation et panique flottent autour de la table comme de la fumée de cigarette. Demain, je devrai faire mes preuves. Quelles preuves ? Qu'est-ce qui a bien pu m'insuffler cette crainte et m'inoculer cet espoir ? *Avant le combat* : ce serait un titre, ça.